

Sisyphe

Hélène Rioux

De la mémoire ...les mirages
Number 31, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (1987). Sisyphe. *Moebius*, (31), 25–30.

HÉLÈNE RIOUX

Sisyphe

Il y a d'abord un homme qui marche dans son appartement. C'est le soir. Cet homme est seul. Il est en train de se raconter tout haut la pièce qu'il veut écrire et d'en imaginer la mise en scène. Puis il y a le téléphone qui sonne interminablement et lui qui ne répond pas. Il y a la musique, Prokofiev.

Il y a sa voix lente, ponctuée de silences.

C'est ce qu'il a fait toute sa vie. Il a marché de long en large, imaginant des livres à écrire, des mises en scène. Des voyages.

Ses cheveux sont gris, plutôt longs sur la nuque. Son corps est maigre. Il est habillé avec élégance et désinvolture.

«Pour commencer, la musique, dit-il. **Roméo et Juliette**. Tout est plongé dans le noir. Le décor n'apparaîtra que peu à peu, baignant dans une lumière incertaine, diffuse. Un décor inimaginable, quelque chose de complètement surréaliste. En dehors de tout. Pas de couleur. Grisaille, ardoise, brouillard. No man's land... J'aime bien cette image d'inhumanité.»

Sa voix est grave, sans fêlure. Sa diction, impeccable, affectée, même, pourrait-on dire.

«Un être s'avance, vêtu de rouge, dit-il. Son vêtement très ample, très long. Sa chevelure étonnamment immobile. C'est une femme, mais on le devine avant d'en avoir la certitude. Ecarlate, splendide... L'homme surgit de derrière un rocher situé du côté opposé de la scène. Vêtu de bleu royal. Oui, c'est tout à fait ça. Elle, flamboyante, et lui, impénétrable, impitoyable. Ils se croisent sans tressaillir. Ils sont aveugles. La fixité des regards, presque démente. Insoutenable. Ils s'éloignent l'un de l'autre. On entend alors un grand cri, venu

à la fois de très loin, de très près. De partout. Incernable. Un cri qui semble contenir toute la détresse du monde. Un silence, puis la femme parle.»

Il s'arrête de marcher pour se verser à boire. Il regarde longtemps le liquide doré miroiter dans son verre. Il réfléchit. Il pense que la femme pourrait être enceinte, sur le point d'accoucher.

«Oui, c'est très beau, dit-il, j'aime beaucoup l'idée de l'enfantement. Avec la robe ample et rouge, oui, c'est tout à fait ça, c'est très évocateur... Ils continuent de marcher. Leurs démarches sont parallèles. Aucun point de rencontre n'est encore possible, prévisible. Et le cri, le cri, il est immense, il perturbe, il déchire les tympanes. Les mouvements sont lents, d'invisibles chaînes entravent les gestes des personnages. Elle tend les bras dans le vide, elle étreint le néant.»

Il arrête de marcher pour se verser à boire. Il regarde marcher de long en large, puis s'arrêter et recommencer. Il croit qu'un jour quelque chose d'étincelant sortira de lui, qui confondra l'univers.

«Il la regarde, dit-il. Je sais, c'est elle qui est aveugle. Lui, il la voit et la regarde jusqu'à l'âme. Elle est désarmée. Il constate combien elle est désarmée, malgré tout ce rouge qu'elle arbore comme une oriflamme. Arrogante et désarmée. Il lui parle, mais sans méchanceté, avec douceur même. Elle promène un regard désespérément inexpressif autour d'elle.

Il faudrait deviner comme une porte close dans un angle du décor, une porte close contre laquelle ils iraient, insectes désarmés, se fracasser dans la nuit. Mais non, je divague. Ce n'est pas ça, non, c'est irréel, le climat est intemporel, toute l'action doit se situer hors temps et espace... Quoique une porte, dans ce paysage de pierre et de brume, devient un élément insolite que je ne dois pas négliger.»

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau, mais il préfère continuer à l'ignorer.

«On pourrait entendre, dit-il, mêlé à la musique, s'insinuer parfois comme un bruit métallique, un grincement, un remuement de chaînes venant des oubliettes. Ce bruit semblerait traverser des murailles séculaires. Les gestes deviendraient de plus en plus lourds et entravés.»

(Je n'ai pas dit que cet homme, le jour, trie les let-

tres au ministère des Postes où ses collègues le surnomment, par dérision, le Poète, à cause de ce foulard de soie blanche qu'il porte par-dessus ses cols roulés, des boucles grises qui traînent sur sa nuque et de son vocabulaire un peu grandiloquent, déclamatoire; qu'il fréquente, à l'heure de l'apéro, les bars à la mode, où, grâce à ce même foulard, ces mêmes boucles et ce vocabulaire, il arrive à subjuguier de très jeunes filles qu'il reconduit chez elles en marchant à grands pas sous la pluie et à qui il dépose chastement un baiser sur le front avant de les quitter; que, les premiers temps, il les invite à de petits soupers intimes où il les appelle «ma muse» en récitant Baudelaire, Lautréamont; que, dans sa conversation, il mentionne des peintres, des philosophes, très méconnus, dit-il, et que ses propos sont émaillés de citations; qu'il pleure toujours, à la fin du repas, la tête dans ses mains, demandant «Qu'est-ce qui m'arrive? Qu'est-ce qui m'arrive?»; qu'il ne se lasse pas de leur parler de leur beauté et des robes qu'il veut faire dessiner pour elles par un couturier de ses amis; des vacances qu'ils passeront ensemble au bord de la mer; des villes exotiques qu'ils visiteront, Shangai ou Singapour; de Bayreuth où ils iront entendre la Tétralogie, de Florence où ils flâneront sur le Ponte Vecchio; et d'innombrables splendeurs — il est vrai que, pour les adolescentes qu'il séduit, la culture de cet homme semble n'avoir pas de limites —; puis de l'oeuvre magistrale qu'il veut écrire, qu'il écrira; que parfois, le seul fait de tenir la main sur le genou d'une de ces jeunes filles à la terrasse d'un café le fait éjaculer et que lorsque cela arrive, il dit qu'il n'a jamais aimé avec autant d'ardeur; mais qu'après quelques semaines de ce qu'il nomme leur amour préliminaire, il ne désire plus autre chose que de leur faire vivre ses fantasmes les plus invraisemblables — souillures et meurtrissures —, qu'il dit toujours que c'est au nom de l'Art et de la Liberté et toujours que c'est la première fois qu'il a envie de telles choses.)

Maintenant, il marche de long en large dans le salon de son appartement en pensant au personnage féminin de sa pièce. L'homme, il sait que c'est lui.

«Camille personnifiera bien cette femme, dit-il. Très belle, son corps statuesque. Son visage, souvent, ressemble à un masque... Mais Myriam ne pourrait pas, non, Myriam est beaucoup trop blonde, trop fragi-

le. Myriam c'est plutôt Ophélie dont la chevelure dénouée s'accroche aux roseaux de la rive. Un paysage d'étang gelé. Elle pourrait, bien sûr, apparaître, vêtue de blanc, et du sang coulerait d'une blessure à son front. Elle s'agenouillerait au milieu de la scène, du sang sur la tunique blanche. Elle pourrait aussi pleurer. On l'entendrait distinctement.

Le décor donc, gris, froid. Les personnages, la femme rouge, celle qui enfante, la femme blanche, celle qui pleure. Et l'homme, bleu royal. La musique de Prokofiev. L'atmosphère figée. Le cri. Un autre homme, neutre en noir. Col roulé et pantalon de velours côtelé. Il fume nonchalemment une cigarette au premier plan. Il est vu de profil. Il se tait. Il restera, tout au long de la pièce, le témoin impassible du drame. La femme rouge s'étend sur le sol. On l'entend respirer très fort. L'homme se penche sur le corps de la femme allongée. Il a, pour ce corps, des gestes à la fois tendres et fanatiques, sa main sur le ventre bombé. Elle remue convulsivement la tête d'un côté et de l'autre. On a l'impression qu'elle va éclater.»

Il va à la fenêtre et regarde la rue éclairée par la lune. Le téléphone sonne encore, mais il sait que c'est Camille et c'est pourquoi il ne répond pas. Il se dit qu'il ne faut pas briser l'élan créateur. Quelque chose est en train de se passer en lui, d'essentiel. Il n'a, ce soir, pas besoin de Camille — il n'aura, d'ailleurs, plus jamais besoin d'elle — de son corps statuesque, si parfait, de sa plénitude fluide, puisqu'elle est là, sur le sol, gonflée et implorante. Il pense à ce corps trop récent, trop récemment entre ses bras et il se dit qu'il saura mieux l'aimer lorsqu'il sera devenu un souvenir, qu'il préfère les gestes lorsqu'il les réinvente, et qu'il n'a toujours aimé que d'une seule manière, cruelle. Il se raidit. La sonnerie l'a dérangé. Il éprouve une sorte de rage devant la ténacité de Camille. «La crever comme on crève un abcès», pense-t-il alors.

Il recommence à arpenter le salon, les mains derrière le dos. Il se reverse à boire. Il allume une lampe. Lorsqu'il parle, sa voix est plus étrange, contenue.

«Un couteau soudain, dit-il, dans les mains de l'homme. Avec des gestes tendres et fanatiques, de la lame, caresser le beau visage familial — yeux, front, joues. Sous le menton, la chair est molle et vulnérable.

Descendre le long des flancs, puis dessiner les jambes, les genoux, les pieds. S'attarder sur le ventre chaud, se complaire en ses dunes. Puis, de la pointe, très doucement, entrer par la brèche, très doucement. La robe, alors, est relevée, les cuisses sont ouvertes. La fleur ténébreuse offerte. Oh cette rosée vénéneuse qui ruisselle! Elle continuerait de remuer la tête. Il y aurait un lit, au fond de la scène, Myriam, à genoux, les mains agrippées aux barreaux de cuivre, on verrait son dos frémir.»

Il s'assoit. Ses paumes sont devenues moites. Il voit la scène, très clairement, ces femmes à sa merci. Il est à la fois l'acteur et le témoin, l'homme en bleu, l'homme en noir. Il tremble.

«Il faudrait qu'à ce moment l'enfant sorte, dit-il. Il faudrait que l'homme, avec le même couteau, tranche le cordon. Et il faudrait beaucoup de sang, que le sang éclabousse tout le décor. Le cri, dit-il, serait un cri de délivrance. Le cri jaillirait en même temps que l'enfant de la mère, en même temps de la mère et de l'enfant. La nuit serait alors définitive, dit-il d'une voix forte. Le rideau tomberait sur le décor désormais inutile. Lorsque les comédiens sont rentrés chez eux, l'âme des personnages, interminablement, rôde dans la salle vide.»

Et voilà qu'en lui aussi, le rideau est tombé. Pour cet homme, le rideau tombe toujours trop tôt. Il n'a jamais vu le dénouement des drames qu'il invente. Il s'approche du téléphone qui ne sonne plus. Il hésite, puis il fait brusquement volte-face et part en claquant la porte. Dehors, la rue est calme, juste un peu de vent agite le feuillage des arbres. Il respire largement. Aux alentours, que noirceur et sommeil. La nuit et la lune, rien d'autre. Un réverbère, faiblement, éclaire les façades.

«Nuit définitive, répète-t-il, mais sans magie, sans délire. Si je fermais les yeux, peut-être qu'en les ouvrant, je la verrais apparaître enfin, cette lumière. Au coeur d'un grand silence où elle se glisserait, furtive. Un oiseau maritime flotterait, très léger, sur la crête des vagues.»

Il ferme les yeux puis les ouvre. La rue est semblable à elle-même, vide et calme. Il se dirige vers sa voiture. Bruit rageur de la portière fermée à toute volée, démarrage en trombe — la monture se cabre et hennit sous la cravache avant de s'élancer dans un galop tu-

multueux. Nuit volubile pourtant. Il allume la radio. Une symphonie de Beethoven couvre les rumeurs de la ville endormie. Il ouvre les fenêtres et met le son au maximum. Il fonce, le pied écrasant l'accélérateur. Si seulement, songe-t-il, il pouvait percuter un arbre et que tout s'achève enfin dans un éclatement de ferraille et de vitre brisée.

Car pour cet homme, le scénario est toujours le même. Il cherche quelque chose et cette chose invariablement s'évanouit lorsqu'il est sur le point de l'atteindre. C'est comme s'il se réveillait avant que le rêve soit terminé, toujours le même rêve. Il cherche quelque chose d'introuvable. Cette chose, certains l'ont nommée Graal, d'autres l'ont nommée Dieu, et d'autres encore, l'Eternité. Il cherche dans les mots. La littérature, la sienne et celle des autres. Il cherche dans l'orgasme, dans la douceur et dans la violence de l'orgasme. Il croit que la fragilité seule peut lui donner cette chose durable, c'est pourquoi il n'établit avec les autres que des rapports éphémères. Il cherche le jour, en triant les lettres au ministère des Postes. A l'heure de l'apéro, dans les bars à la mode, il cherche encore. Et dans les rues monotones, la nuit, une fille à son bras. Et dans les yeux des femmes, quand leur regard chavire, dans leurs soupirs et dans leurs cris. Et aussi à la lueur des chandelles, devant les restes d'un souper délicat, et dans les lits de fortune, et titubant dans l'aube blafarde, des taches sur son foulard fripé.

Ce soir encore, il a cru qu'il allait trouver. Il s'en est fallu de peu. Les images surgissaient, éblouissantes. Il avait les mots au bord des lèvres, il était prêt à les dire. «Ce soir, pense-t-il, c'est ce maudit téléphone qui a rompu le sortilège.» Il en veut à Camille, ou peut-être à Myriam, l'une ou l'autre responsable de l'échec.

Il erre encore quelques temps, puis, arrivé au coin d'une rue animée, il ralentit.

«Et si j'allais au BarCarolle, dit-il, lever une petite intellectuelle, idéaliste, romantique, féministe ou mystique, du moment qu'elle aurait de grands yeux langoureux... »

Il gare la voiture. Il vérifie, dans le rétroviseur, l'aspect de ses cheveux, dispose un peu plus négligemment le foulard autour de son cou. Il sort. Sur le trottoir, il s'allume une cigarette avant de se perdre dans la nuit.